1

Ils l'ont massacré.

Alors qu'il se retournait pour prendre le ballon, une décharge l'a frappé à la tête et une grenade à main lui a éclaté dans l'estomac. En proie à la nausée, il a sombré dans l'herbe. Sa bouche a rencontré la terre et il a craché énergiquement, craignant d'avoir les dents arrachées. En se remettant debout, il vit le terrain chavirer mais tint bon jusqu'à ce que tout se rétablisse, comme lors d'une mise au point focale qui redonne netteté et précision aux contours.

Le second jeu requérait une passe. En se reculant, il choisit un endroit convenable et leva le bras, cherchant à qui envoyer le ballon, peut-être au grand qu'on appelait Cacahuète. Soudain, il fut attrapé par-derrière et violemment bousculé, petit bateau d'enfant pris dans

un tourbillon. À genoux, serrant le ballon, il se força à ignorer la douleur qui lui tenaillait l'aine, sachant qu'il était important de ne laisser voir aucun signe de détresse, car il se souvenait du conseil de Cacahuète : « L'entraîneur te jauge, il te jauge et il mesure si tu as du cran. »

J'ai du cran, murmura Jerry en se levant progressivement pour ne déplacer ni ses os ni ses muscles. Un téléphone lui sonnait dans les oreilles. Allô, allô, je suis encore là. Quand il remua les lèvres, il sentit le goût acide de la terre, de l'herbe et du sable. Il était conscient de la présence des autres joueurs casqués et grotesques, des êtres d'un monde inconnu. Il ne s'était jamais senti aussi seul de sa vie, abandonné, sans défense.

Au troisième jeu, il fut frappé simultanément par trois d'entre eux, l'un aux genoux, un autre à l'estomac, le troisième à la tête – le casque n'étant d'aucune protection. Son corps paraissait se télescoper à l'intérieur mais tout ne semblait pas s'ajuster et il était étonné par le fait que la douleur ne fût pas d'une seule nature – c'était ingénieux et varié, tantôt aigu et tantôt écœurant, tantôt brûlant et tantôt mordant. Il se retint en heurtant le sol. Le ballon se sauva. Il perdit le souffle en même temps que le ballon – un calme terrible l'envahit – et puis, au bord de la panique, il

retrouva son souffle. De la buée sortit de sa bouche et il fut heureux de sentir le bon air frais remplir ses poumons. Mais quand il essaya de se relever, son corps se rebella contre tout mouvement. Il se dit : Au diable tout cela. Il s'endormirait sur place, juste au bord de la ligne des cinquante mètres ; y en avait marre de se décarcasser pour l'équipe, marre de tout, il allait dormir, ça n'avait plus d'importance…

– Renault !

Ridicule, quelqu'un l'appelait.

– Renault !

La voix de l'entraîneur raclait comme du papier de verre à ses oreilles. Il ouvrit les yeux en battant des paupières.

– Je vais bien, dit-il, à personne en particulier, ou peut-être à son père. Ou à l'entraîneur. Il n'avait pas envie d'abandonner cette agréable lassitude, mais il le fallait, bien sûr. Il regrettait de quitter le sol, et il était un peu curieux de savoir comment il allait se lever, avec les deux jambes démolies et le crâne défoncé. Il fut étonné de se retrouver debout, indemne, tanguant comme un de ces jouets accrochés au pare-brise des voitures, mais droit.

– Pour l'amour de Dieu, hurla l'entraîneur, la voix remplie de mépris.

Un jet de salive atteignit la joue de Jerry.

Eh, monsieur, vous me crachez dessus, protesta Jerry. Arrêtez de cracher, monsieur. Et, tout haut :

– Je vais bien, monsieur, parce qu'il était lâche dans ces cas-là, pensant d'une façon et parlant d'une autre, décidant une chose et agissant autrement – il avait flanché mille fois et mille coqs avaient lancé leur cocorico.

– Combien mesures-tu, Renault ?

– Un mètre soixante-quinze, réussit-il à dire, encore à bout de souffle.

– Quel poids ?

– Soixante-cinq, dit-il en regardant l'entraîneur droit dans les yeux.

– Tout mouillé, je suppose, dit l'entraîneur, acerbe. Pourquoi diable veux-tu jouer au football ? Il te faut plus de viande sur ces os-là. Pourquoi diable essaies-tu d'être *quarterback* ? Tu serais mieux à l'arrière. Peut-être !

L'entraîneur ressemblait à un vieux gangster : le nez cassé, une cicatrice sur la joue dessinant comme un lacet de chaussure. Il avait besoin de se raser, ses poils de barbe ressemblant à des aiguilles de glace. Il

grognait, jurait et était sans pitié. Mais un entraîneur du tonnerre, disait-on. Il regardait Jerry à présent, avec ses yeux noirs pénétrants, inquisiteurs. Jerry attendait en essayant de ne pas chavirer, de ne pas s'évanouir.

– Très bien, dit l'entraîneur avec écœurement. Reviens demain. Trois heures précises, sinon t'es fichu avant de commencer.

Respirant le bon air vif par les narines – il avait peur d'ouvrir trop grand la bouche, évitant tout mouvement qui n'était pas absolument essentiel –, il se risqua à quitter le terrain, en écoutant l'entraîneur crier après les autres. Soudain cette voix lui plut : « Reviens demain. »

Il sortit du terrain péniblement, clignant des yeux sous le soleil de l'après-midi, et se rendit dans les vestiaires du gymnase. Ses genoux flageolaient, et soudain son corps devint léger comme l'air.

Tu sais ? se dit-il, jeu qu'il se jouait quelquefois.

Quoi ?

Je vais réussir à entrer dans l'équipe.

Rêveur, rêveur.

Ce n'est pas un rêve, c'est la vérité.

Alors que Jerry reprenait une profonde inspiration, une douleur surgit, lointaine, ténue – un signal radar de détresse. Bip, bip, c'est moi. La douleur. Ses